

# Poutous SUR LE POPOTIN

EPELI HAU'OFA

Vieille, petite et grosse, Marama était l'une des guérisseuses les plus réputées du pays. Sa renommée en matière de diagnostics et de traitements attirait des gens de tous les coins de Tipota, dans sa petite maison voisine de celle de Mere. On racontait que dans l'appentis construit comme salle d'attente à côté de chez elle, il y avait toujours plus de gens que dans la salle des consultations de l'hôpital général.

Au fil des ans, elle avait amassé et classé dans sa mémoire photographique une vaste quantité d'informations détaillées sur les défauts physiques et moraux de milliers de gens, morts et vivants. C'est pour ça qu'un grand nombre de ceux qui la consultaient n'étaient pas des patients en quête de soulagement, mais des individus en pleine forme à l'affût de renseignements sur la corruption physique ou morale de leurs ennemis, qui s'avéraient souvent être leurs voisins. Ces révélations étaient accompagnées de détails croustillants sur le pourquoi et le comment des afflictions. En échange, les clients offraient à Marama des cancons sur leurs propres voisins et amis. Des chercheurs venus d'Australie, des États-Unis, de Nouvelle-Zélande et parfois même d'aussi loin que l'Allemagne, la considéraient comme une mine d'or qu'ils exploitaient pour leurs comptes rendus, livres ou thèses doctorales.

Même les professeurs de l'université du Paradis-Sud lui rendaient régulièrement visite pour échanger des commérages sur leurs collègues. Marama estimait qu'ils formaient le groupe des langues de vipères les plus médisantes et virulentes qu'elle connaisse, mais ils se prenaient pour des critiques constructifs et éclairés qui proféraient juste ce qu'il fallait de méchancetés à l'encontre de leurs collègues nonconformistes, et ce dans l'intérêt supérieur des peuples du Pacifique sud, dont ils s'étaient unilatéralement proclamés protecteurs et porte-parole. Marama estimait que l'établissement se distinguait tout particulièrement dans le domaine du commérage créatif.

D'après ses sources universitaires, la campagne de guerre froide la plus chaude se disputait au sein de la Faculté de désintégration sociale et économique, entre le Département de sociologie et celui d'histoire. Les sociologues avaient monté un camp d'entraînement de guérillas financé par le KGB et le colonel Kadhafi, situé d'un côté du bassin d'épuration de l'université. De l'autre côté des eaux usées, bénéficiant de l'appui du reste de l'établissement et financé par la CIA et le MOSSAD, les historiens avaient leur camp où des assassins en herbe étaient formés à la science de la strangulation lente de leur ennemi numéro un : les sociologues. Le Département d'études administratives de la même faculté fournissait des recrues pour les camps de guérilla et d'assassins, tandis que le Département de géographie publiait des cartes détaillées du bassin et de ses environs, et que celui d'économie planifiait des campagnes. Le Département des finances se mettait de l'argent plein les poches en procurant des fonds et des armes aux deux camps. Les autres écoles se chicanèrent sans relâche et, comme elles ne savaient pas quoi faire d'autre, elles changeaient régulièrement de nom pour tenter de se donner une apparence moins abominable.

# Poutous SUR LE POPOTIN

EPELI HAU'OFA

Vieille, petite et grosse, Marama était l'une des guérisseuses les plus réputées du pays. Sa renommée en matière de diagnostics et de traitements attirait des gens de tous les coins de Tipota, dans sa petite maison voisine de celle de Mere. On racontait que dans l'appentis construit comme salle d'attente à côté de chez elle, il y avait toujours plus de gens que dans la salle des consultations de l'hôpital général.

Au fil des ans, elle avait amassé et classé dans sa mémoire photographique une vaste quantité d'informations détaillées sur les défauts physiques et moraux de milliers de gens, morts et vivants. C'est pour ça qu'un grand nombre de ceux qui la consultaient n'étaient pas des patients en quête de soulagement, mais des individus en pleine forme à l'affût de renseignements sur la corruption physique ou morale de leurs ennemis, qui s'avéraient souvent être leurs voisins. Ces révélations étaient accompagnées de détails croustillants sur le pourquoi et le comment des afflictions. En échange, les clients offraient à Marama des cancons sur leurs propres voisins et amis. Des chercheurs venus d'Australie, des États-Unis, de Nouvelle-Zélande et parfois même d'aussi loin que l'Allemagne, la considéraient comme une mine d'or qu'ils exploitaient pour leurs comptes rendus, livres ou thèses doctorales.

Même les professeurs de l'université du Paradis-Sud lui rendaient régulièrement visite pour échanger des commérages sur leurs collègues. Marama estimait qu'ils formaient le groupe des langues de vipères les plus médisantes et virulentes qu'elle connaisse, mais ils se prenaient pour des critiques constructifs et éclairés qui proféraient juste ce qu'il fallait de méchancetés à l'encontre de leurs collègues nonconformistes, et ce dans l'intérêt supérieur des peuples du Pacifique sud, dont ils s'étaient unilatéralement proclamés protecteurs et porte-parole. Marama estimait que l'établissement se distinguait tout particulièrement dans le domaine du commérage créatif.

D'après ses sources universitaires, la campagne de guerre froide la plus chaude se disputait au sein de la Faculté de désintégration sociale et économique, entre le Département de sociologie et celui d'histoire. Les sociologues avaient monté un camp d'entraînement de guérillas financé par le KGB et le colonel Kadhafi, situé d'un côté du bassin d'épuration de l'université. De l'autre côté des eaux usées, bénéficiant de l'appui du reste de l'établissement et financé par la CIA et le MOSSAD, les historiens avaient leur camp où des assassins en herbe étaient formés à la science de la strangulation lente de leur ennemi numéro un : les sociologues. Le Département d'études administratives de la même faculté fournissait des recrues pour les camps de guérilla et d'assassins, tandis que le Département de géographie publiait des cartes détaillées du bassin et de ses environs, et que celui d'économie planifiait des campagnes. Le Département des finances se mettait de l'argent plein les poches en procurant des fonds et des armes aux deux camps. Les autres écoles se chicanèrent sans relâche et, comme elles ne savaient pas quoi faire d'autre, elles changeaient régulièrement de nom pour tenter de se donner une apparence moins abominable.

# Poutous SUR LE POPOTIN

EPELI HAU'OFA

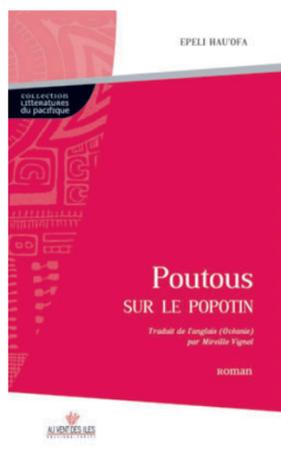
Vieille, petite et grosse, Marama était l'une des guérisseuses les plus réputées du pays. Sa renommée en matière de diagnostics et de traitements attirait des gens de tous les coins de Tipota, dans sa petite maison voisine de celle de Mere. On racontait que dans l'appentis construit comme salle d'attente à côté de chez elle, il y avait toujours plus de gens que dans la salle des consultations de l'hôpital général.

Au fil des ans, elle avait amassé et classé dans sa mémoire photographique une vaste quantité d'informations détaillées sur les défauts physiques et moraux de milliers de gens, morts et vivants. C'est pour ça qu'un grand nombre de ceux qui la consultaient n'étaient pas des patients en quête de soulagement, mais des individus en pleine forme à l'affût de renseignements sur la corruption physique ou morale de leurs ennemis, qui s'avéraient souvent être leurs voisins. Ces révélations étaient accompagnées de détails croustillants sur le pourquoi et le comment des afflictions. En échange, les clients offraient à Marama des cancons sur leurs propres voisins et amis. Des chercheurs venus d'Australie, des États-Unis, de Nouvelle-Zélande et parfois même d'aussi loin que l'Allemagne, la considéraient comme une mine d'or qu'ils exploitaient pour leurs comptes rendus, livres ou thèses doctorales.

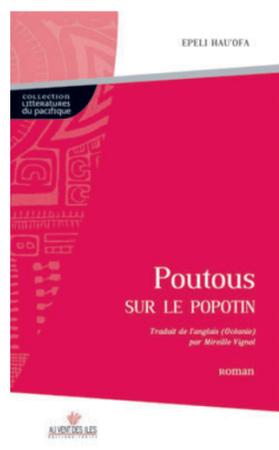
Même les professeurs de l'université du Paradis-Sud lui rendaient régulièrement visite pour échanger des commérages sur leurs collègues. Marama estimait qu'ils formaient le groupe des langues de vipères les plus médisantes et virulentes qu'elle connaisse, mais ils se prenaient pour des critiques constructifs et éclairés qui proféraient juste ce qu'il fallait de méchancetés à l'encontre de leurs collègues nonconformistes, et ce dans l'intérêt supérieur des peuples du Pacifique sud, dont ils s'étaient unilatéralement proclamés protecteurs et porte-parole. Marama estimait que l'établissement se distinguait tout particulièrement dans le domaine du commérage créatif.

D'après ses sources universitaires, la campagne de guerre froide la plus chaude se disputait au sein de la Faculté de désintégration sociale et économique, entre le Département de sociologie et celui d'histoire. Les sociologues avaient monté un camp d'entraînement de guérillas financé par le KGB et le colonel Kadhafi, situé d'un côté du bassin d'épuration de l'université. De l'autre côté des eaux usées, bénéficiant de l'appui du reste de l'établissement et financé par la CIA et le MOSSAD, les historiens avaient leur camp où des assassins en herbe étaient formés à la science de la strangulation lente de leur ennemi numéro un : les sociologues. Le Département d'études administratives de la même faculté fournissait des recrues pour les camps de guérilla et d'assassins, tandis que le Département de géographie publiait des cartes détaillées du bassin et de ses environs, et que celui d'économie planifiait des campagnes. Le Département des finances se mettait de l'argent plein les poches en procurant des fonds et des armes aux deux camps. Les autres écoles se chicanèrent sans relâche et, comme elles ne savaient pas quoi faire d'autre, elles changeaient régulièrement de nom pour tenter de se donner une apparence moins abominable.

EXTRAIT DE



EXTRAIT DE



EXTRAIT DE

